
éditorial

Un art du vivant

Alain Masson

UN TEMPS DE TOUSSAINT ? Les trois films qui occupent la tête de notre sommaire, notre tête d'affiche, partent de tristes réalités : l'impossibilité d'un amour dans *Cold War* de Pawel Pawlikowski, la corruption d'un inspecteur qui passait pour un héros dans *En liberté!* de Pierre Salvadori, l'osmose entre la rage d'un policier indien et celle d'un assassin dans *The Mumbai Murders* d'Anurag Kashyap. Oui, ils en partent, mais ils n'y restent pas. Les protagonistes de ces œuvres font preuve d'une incroyable détermination. Est-ce un hasard ? L'inépuisable Adèle Haenel incarne une veuve animée de l'inlassable et folle volonté de réparer une faute qu'elle n'a pas commise : elle bouge sans cesse, elle échappe avec constance à son nom, à ses fonctions, à sa morale. Insomniaques, errants, pressés, les deux personnages principaux du film indien rivalisent d'une énergie qu'ils s'appliquent à décupler : il faut en déborder. C'est un nomadisme constitutif qui réunit et sépare le couple polonais de *Cold War* : le stalinisme, la guerre froide sont les causes occasionnelles d'une mobilité qui leur est essentielle. Sans doute la rencontre de ces trois ouvrages sur le calendrier des sorties est fortuite ; le privilège que nous leur accordons ne l'est pas. Si différents qu'ils soient, ils illustrent tous un cinéma du mouvement et des coupées franches.

Cette vitalité prend plusieurs formes. D'abord elle saisit volontiers des personnes qui avancent, qui courent, qui roulent, qui ne savent pas s'arrêter : il devient dès lors clair que leur dynamisme et leur ténacité sont aussi l'effet de l'activité audacieuse du cinéaste. On ne peint pas le mouvement, on l'épouse : c'est beaucoup plus compliqué que des scènes statiques. Pour notre part nous tâchons de ne jamais oublier cette exigence esthétique, si naturelle au cinéma, alors que nombre de spectateurs, de critiques et de metteurs en scène n'envisagent que l'organisation du récit et la complexité des personnages, qui sont assurément des objets importants, mais qui peuvent trouver leur vraie forme dans la mobilité cinématographique. De plus l'énergie de l'auteur s'exprime dans diverses façons d'échapper à la définition préalable de son œuvre. Pawlikowski saute du déchirement amoureux à l'humour caustique et résume la deuxième partie du XX^e siècle à des jeux musicaux ; Salvadori change une affaire policière en comédie romantique (cet adjectif emporte une autre rudesse que « sentimentale ») ; et Kashyap passe de la violence extrême à une réflexion métaphysique sur le mal.

Ce cinéma-là n'est pas le seul. L'art de Pabst repose sur le cadrage et la composition de l'image. Les beautés de *Silvio et les autres* de Paolo Sorrentino tiennent surtout à des dialogues extraordinairement inventifs et à des acteurs merveilleusement précis et sensibles. Il n'est pas difficile de deviner que ce dernier film suscitera des crailleries : quoi ? le Pantalon, le Matamore, le Turlupin qui a gouverné l'Italie pendant plusieurs années inoubliables serait en réalité un être humain ? Il faut vraiment être un crypto-facho pour soutenir cette insanité ! Soit, mais comment expliquer qu'il ait été élu et réélu ? Il avait peut-être quelque talent et quelque profondeur : il traduisait au pouvoir, et avec quel bagout, une vulgarité et un cynisme qui existaient dans son pays et d'abord dans sa télévision. Cette façon de respecter et d'approfondir l'humanité des crapules est d'ailleurs une tradition du cinéma politique italien – et aussi de la comédie italienne : de Francesco Rosi et de Dino Risi, de Marco Bellocchio et de Bernardo Bertolucci. Cela mérite l'admiration.

Chose curieuse, en vérité : le cinéma nous donne ainsi, par sa forme même, une leçon de pensée politique, parce qu'il encourage à la fois l'élan ou la détermination et l'intérêt nuancé pour ce qui paraît d'abord insupportable. Quel art, quel discours se montre aussi capable d'envelopper les erreurs, les démenches et les vices dans le milieu qui les enferme et dans le cocon qu'ils secrètent eux-mêmes ? À l'heure où nos débats ne portent que sur des entités abstraites venues d'ailleurs, cette leçon n'est pas inutile.